

Faut-il sacrifier la qualité de vie pour sauver la planète ?

Par Yascha Mounk* (traduction : Bérengère Viennot)

LA CHRONIQUE DE YASCHA MOUNK. Interdictions du chauffage extérieur ou des pailles en plastique... Ces mesures écologiques divisent, mais sont-elles seulement efficaces face à la crise climatique ?

À Paris, la luminosité est à peine plus intense qu'à Londres, dont la grisaille est légendaire, et la rudesse des hivers peut surprendre ceux qui la découvrent pour la première fois. La ville parvient pourtant à entretenir une atmosphère de convivialité tout au long de l'année, notamment grâce à ses cafés qui savent comment garder leurs clients au chaud. Les froids jours d'automne où j'ai partagé un verre de vin rouge en terrasse avec des amis, réchauffés par des plaids et des lampes chauffantes, figurent parmi mes meilleurs souvenirs parisiens.

Ou peut-être devrais-je dire : les cafés parisiens savaient comment garder leurs clients au chaud. Car lorsque je suis passé à Paris à la fin de l'automne l'année dernière, à mon grand étonnement, j'ai constaté que les terrasses avaient quasiment disparu. Devant les bars, quelques Parisiens emmitouflés dans leurs écharpes grelottaient en grappes, cigarette au bec. Mais, en grande partie, Paris avait un air désert qui ne lui ressemblait pas.

Lorsque j'ai demandé à mes amis ce qu'il s'était passé, ils m'ont donné une explication toute simple : [la France a interdit les chauffages extérieurs](#). Au nom du combat contre le changement climatique, le gouvernement d'Emmanuel Macron a interdit aux cafés et aux restaurants de gaspiller de l'énergie pour garder leurs clients au chaud.

Initiatives contre-productives

Il s'agit clairement d'un désagrément mineur - un parfait exemple de « problème de riches », si vous voulez. Être contraint de renoncer à s'attabler en plein air avec ses amis pendant les mois d'hiver peut difficilement passer pour une injustice flagrante et c'est de la roupie de sansonnet comparé aux véritables dangers qui nous attendent si nous ne combattons pas collectivement le changement climatique. Mais c'est aussi une illustration typique des dysfonctionnements d'une sorte de réglementation environnementale de plus en plus répandue, dont l'impact est faible mais l'étalage de vertu, très fort.

À LIRE AUSSI

[« Les Illusionnistes » ou comment créer la pénurie au nom de l'écologie](#)

Voyons juste quelques exemples saillants de ces dernières années :

Certains États américains ont interdit aux cafés et aux restaurants de proposer des pailles en plastique à usage unique à leur clientèle.

Dans le monde entier, de nombreux pays imposent aux commerces de faire payer les sacs en plastique.

L'UE a interdit les ampoules à incandescence.

L'UE a également interdit les bouteilles en plastique aux capuchons détachables, ce qui a conduit à l'introduction de bouteilles qui ne se referment plus correctement une fois qu'elles ont été ouvertes.

Certains organismes et militants de premier plan appellent à une interdiction des gazinières, mesure qui n'a pas encore été adoptée.

Ces exemples apparemment disparates ont un point commun important : ils incarnent une forme d'intervention politique qui accomplit des progrès mineurs pour l'environnement, au coût d'une détérioration tangible de la qualité de vie ou d'une grosse perte de soutien politique. Et c'est pour cette raison que chacune de ces initiatives peut tout à fait se révéler contre-productive.

Quiconque a l'intention de s'attaquer à des problèmes environnementaux aussi sérieux que le changement climatique doit s'assurer que les politiques qui ont un réel impact remportent le soutien de la majorité dans un grand nombre de pays et doit faire en sorte de maintenir ce consensus sur le long terme. Pour cela, législateurs et écologistes doivent user avec intelligence de leur capital politique ; apprendre à le bâtir et, surtout, à ne pas le gaspiller.

Investissements publics ou incitations fiscales

Les politiques à impact réduit, qui demandent des sacrifices modestes mais fréquents et très visibles, donnent à ceux qui les font l'impression d'être vertueux. Mais d'un autre côté, ils épuisent une quantité disproportionnée de capital politique. À force de s'accumuler, ils risquent de donner aux citoyens l'impression que leurs dirigeants sont plus occupés à les contraindre à changer leur façon de vivre qu'à régler les vrais problèmes.

En revanche, les politiques à fort impact, moins visibles parce qu'elles agissent par le biais de mécanismes indirects comme des investissements publics ou des incitations fiscales, ne donnent pas l'impression d'être aussi vertueuses, en partie parce qu'elles laissent à chaque individu davantage de liberté quant à la manière de s'y ajuster. Or ce sont précisément ces types de changements structurels à grande échelle qui sont le plus susceptibles de faire une différence réelle et durable.

À LIRE AUSSI [Quand les Verts deviennent des ennemis du climat](#) Si nous voulons remporter le combat contre le changement climatique, il nous faut envisager sérieusement d'avoir l'impact environnemental le plus fort possible au plus petit détriment de la qualité de vie et du soutien politique. Les politiques environnementales ne peuvent se contenter d'être bien intentionnées ou de donner l'impression d'être vertueuses ; il faut qu'elles soient efficaces et atteignent l'objectif visé. Il est temps d'adopter un nouveau paradigme. Appelons-le « l'environnementalisme efficace ».

Comment les écologistes ont perdu du terrain

Lorsqu'il fait des conférences devant un large public, Mark Lynas, activiste écologiste de longue date et auteur de nombreux best-sellers sur le réchauffement climatique, aime poser [une question toute simple](#) : imaginez qu'une fée apparaisse et vous propose de résoudre le problème du changement climatique d'un coup de baguette magique. Accepteriez-vous ?

Presque à tous les coups, rapporte Lynas, la plupart des membres du public disent non. Régler le problème du changement climatique d'une manière aussi simple, ce serait tricher, estiment-ils. Dans l'esprit de nombre de personnes qui se disent extrêmement inquiètes face aux problèmes environnementaux, conclut Lynas, toute vraie solution doit comprendre un élément d'autoflagellation important ; leur vraie motivation semble être l'idée que nous avons commis un péché envers la nature - et entraîne la conviction que nous devons nous repentir avant d'espérer remédier au problème. À LIRE AUSSI [Climat : l'activiste Andreas Malm a-t-il vraiment envie de saboter des pipelines ?](#)

Cet état d'esprit est motivé par le sentiment plus profond, très répandu dans le mouvement écologiste, que le combat contre le changement climatique est concomitant avec celui qui vise à refaire le monde en reprenant tout depuis le début. Pour beaucoup, les plaies sociales comme le racisme, le sexisme et même le capitalisme sont les facettes du même système d'oppression dans lequel ils sont tous interconnectés. Et pour vaincre une de ces facettes, il faut les vaincre toutes.

Un péché envers la nature

Le best-seller de Naomi Klein *Tout peut changer* est un classique du genre. Le premier changement auquel elle enjoint ses lecteurs est, comme par hasard, lié à leur style de vie : « Pour nous, les gros consommateurs », écrit-elle, empêcher le terrible avenir qui attend l'humanité requiert de « changer notre façon de vivre ». Elle ne tarde pas à ajouter que ces changements seront, de toute façon, « absolument excitants ».

Et encore une coïncidence : Klein soutient que la mise en place de ces changements ne nécessitera rien de moins que l'abolition du capitalisme. À ses yeux, pour comprendre correctement ce moment historique, il faut l'envisager comme « un combat entre le capitalisme et la planète ».

À LIRE AUSSI [Les environnementalistes ne sauveront pas la planète](#) Les politiciens américains qui bannissent les pailles en plastique ou leurs homologues européens qui interdisent le chauffage extérieur sont beaucoup moins radicaux que Klein. Mais s'ils se concentrent sur des interventions qui ont un impact visible sur la manière dont vivent les gens sans que cela fasse beaucoup de différence pour les vrais objectifs environnementaux, c'est en bonne partie parce qu'ils ont intériorisé le même type de postulat. Eux aussi pensent que nous avons commis un péché envers la nature. Et eux aussi semblent convaincus que les souffrances engendrées par la lutte contre le changement climatique peuvent faire office de feu purificateur.

Apathie et retour de bâton

Mais cette stratégie ne semble pas payante. Ces dix dernières années, les médias généralistes ont accordé énormément d'attention à des militants très véhéments, comme Greta Thunberg, et à des mouvements extrémistes, comme Extinction Rebellion. L'impression que le climat était la préoccupation politique dominante des jeunes s'est largement répandue. Il était

entendu que les partis écologistes, tel le Parti vert européen, gagnaient du terrain à mesure que les jeunes électeurs affluaient dans leurs rangs.

Mais il se trouve qu'effrayer les gens et leur faire honte ne suffit pas à les pousser à agir pour modifier le changement climatique. Le moment politique actuel semblerait même plutôt caractérisé par un mélange d'apathie et de retour de bâton. Aux États-Unis, un récent sondage conduit auprès des jeunes électeurs révèle que seuls 6 % d'entre eux considèrent les « problèmes environnementaux » comme leur principale priorité, ce qui correspond au même pourcentage que ceux pour qui la principale priorité est l'immigration (les sujets économiques éclipsant les deux).

À LIRE AUSSI [Pourquoi la transition énergétique allemande est une catastrophe](#) En Europe, les choses n'ont pas l'air si différentes. Il y a quatre ans à peine, le parti des Verts allemands collectait autour de 25 % des voix et semblait en bonne position pour diriger un gouvernement fédéral pour la première fois dans l'histoire du pays.

Aujourd'hui, il est descendu autour de 10 %, avec une baisse particulièrement spectaculaire parmi les jeunes électeurs. L'image du parti dans l'opinion donne un indice sur l'origine de ses ennuis : lors d'un récent sondage de sortie des urnes à l'occasion d'une élection dans le Land du Brandebourg, 71 % des électeurs [ont déploré](#) que le parti « ne se préoccupe pas suffisamment de l'économie et de la création d'emplois ». Soixante-six pour cent se plaignaient que le parti « veuille dicter sa façon de vivre ».

Compte tenu des enjeux de la crise climatique, il est moralement irresponsable et stratégiquement borné d'invoquer une cause pour couvrir les autres, ou d'utiliser le climat comme excuse pour faire du prosélytisme pour le style de vie que vous préférez. Si vous prétendez que le changement climatique est au cœur de vos préoccupations, vous devez prendre les mesures aptes à réduire réellement les émissions de CO2 et à atténuer les effets du réchauffement de la planète. Et c'est précisément ce que les principes de l'environnementalisme efficace peuvent nous aider à faire.

* Yascha Mounk est professeur de politique internationale à l'université Johns-Hopkins, fondateur du site [Persuasion](#) et auteur sur [Substack](#). Il est l'auteur du best-seller *Le Peuple contre la démocratie* (L'Observatoire, 2018 ; Le Livre de poche, 2019, traduit par Jean-Marie Souzeau). Dans son dernier livre publié en français, *Le Piège de l'identité* (L'Observatoire, 2023, traduit par Benjamin Peylet), il s'attelle à déconstruire le wokisme pour mieux camper la démocratie libérale sur ses appuis.

[Cet article est paru dans Le Point.fr](#)